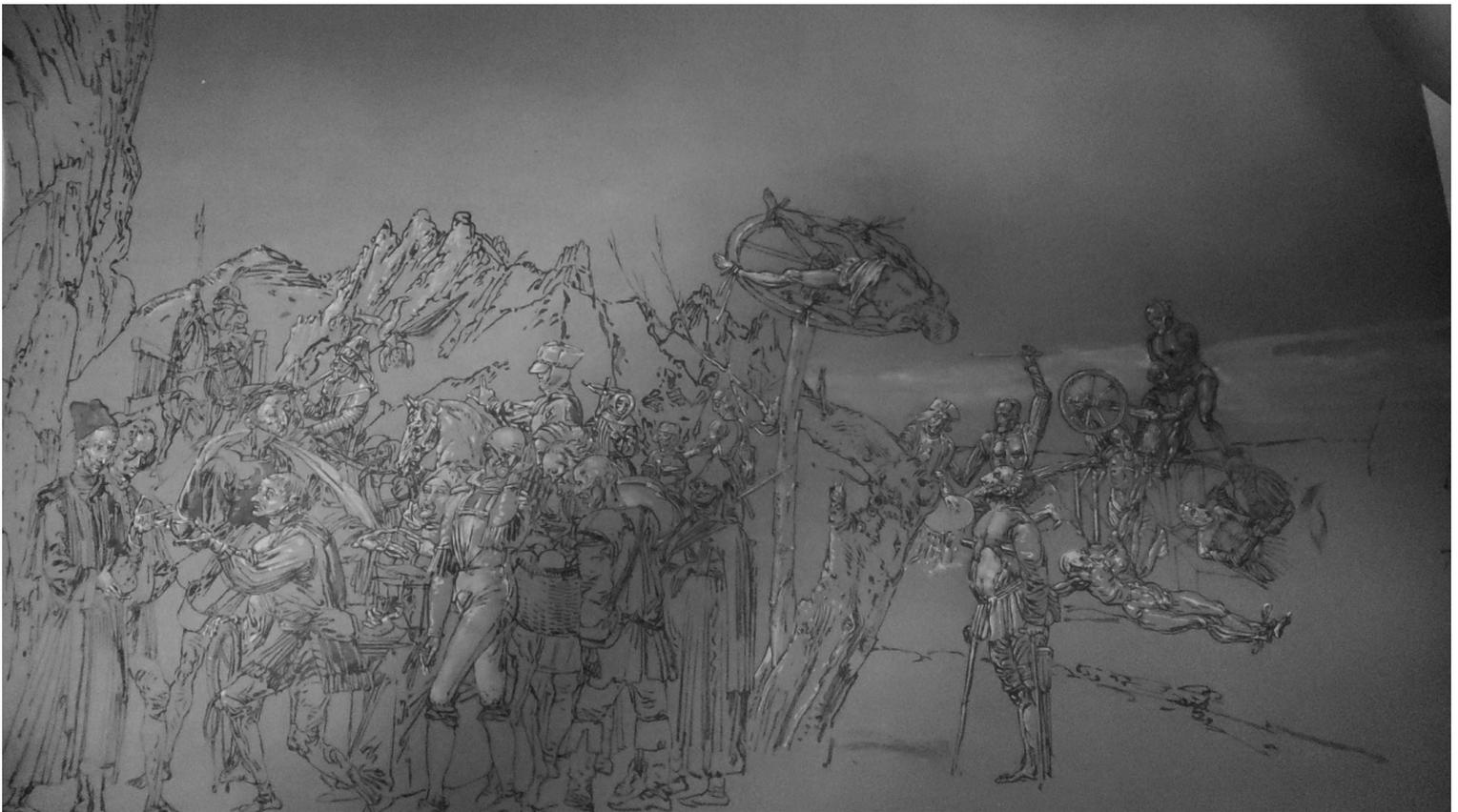


OMNIA SUNT COMMUNIA

Avril 2024



Omnia Sunt Communia a été présentée du 24 au 27 avril 2024 à Marseille, dans la salle Seité de la Friche Belle de Mai, dans le cadre des créations universitaires de la section théâtre d'Aix-Marseille université, mise en scène par Malte Schwind, assisté par Isadora Bernard, Justine Dubus et Marthe Ternoy.

Texte écrit par Arnaud Maisetti, avec Olivia Oukil.

L'ÉQUIPE

- Mise en scène — **Malte Schwind**
Assisté par **Isadora Bernard, Justine Dubus, et Marthe Ternoy**
- Dramaturgie — **Arnaud Maïsetti**
Assisté par **Olivia Oukil**
- Scénographie — **Lucie Escande et Timothée Olive**
- Costumes et vidéo — **Lucie Escandes, Gwenn Roulin, Louve Quirin**
- Création Lumière — **Charline Fabri**
- Création son — **Zélie Hénocq**
- Production — **Louane Levi**
- Communication — **Chloé Beneteau**
- Médiation — **Chloé Beneteau, Noah Grand et Louane Levi**

LA DISTRIBUTION

- Les Messagers —
Leila Berbille Saint-Jean / Susanna
Camille Paulhe Pasolini / Pianzola / Otilie
- Les Paysannes —
Louise Bonnemaille Petra / Le Prêtre
Maurine Bouyala Joss Fritz
Manuela Castaño Jakobea / La Tavernière
Marion Challet Strauss
Hoëla Dorsaz Mathias Grünewald
Victoria Gutierrez Judith
Daly Joe Sieglinde
Alizée Magnan Rebekka
Gwladys Marcorelle Abigail
Angèle Mourle Esther
Amandine Ricci Johanna
- Les comédiens de la troupe des *Pouvres Diables Joyeux Amys et Compeyres Du Desastre*
—
Kendal Benaouali Chevalier Jöns
Romane Gastebois Jof
Alric Gaudin Plog
Lisa Taubaty Mia

Als Adam grub und Eva spann,
wo war denn da der Edelmann ?

*Tandis qu'Adam bêchait la terre et qu'Eve filait la laine,
Où donc était le Seigneur?*

Sagesse populaire

OUVERTURE

LÉILA —

Vous, vous passez pour des vivants, mais vous êtes morts.

Je vous connais. Vous n'êtes ni froids ni chauds.

Si seulement vous étiez froids, si seulement vous étiez chauds.

Aussi, puisque vous êtes tièdes, ni chauds ni froids, je vous vomirai de ma bouche.

Moi, Léila,

votre sœur et compagne dans l'oppression et la royauté et la résistance,

Je vous connais, vous, votre peine, et votre résistance.

Je sais que vous ne pouvez souffrir les méchants

Et que vous avez mis à l'épreuve ceux qui se disent élus, mais ne le sont pas.

Vous avez trouvé en eux des menteurs.

En vérité, je vous le dis,

j'ai entendu derrière moi une puissante voix, comme une trompette, qui proclamait :

«Ce que tu vois, écris-le!»

Je me suis retourné pour regarder la voix qui me parlait, et m'étant retournée, je vis le Messager.

À sa vue, je tombais comme morte,

Il posa sur moi sa main droite et me dit

«N'ait pas peur.

Écris ce que tu as vu : le présent et ce qui doit arriver plus tard.»

Et voici ce que je vis.

Je vis : une étoile précipitée du ciel sur la terre.
Et il fut donné à l'étoile la clé du puits de l'abîme
Et l'étoile ouvrit le puits de l'abîme
Et du puits de l'abîme, il monta une fumée comme celle d'une
immense fournaise
Et par la fumée du puits, l'air et le soleil furent enténébrés
Alors de cette fumée sont sorties les sauterelles,
Et il fut donné aux sauterelles un pouvoir tel qu'ont pouvoir les
scorpions sur la terre.
Il fut demandé aux sauterelles d'épargner les prairies, et tous les
arbres, et tout ce qui verdoie,
Et de s'en prendre seulement aux hommes qui ne porteraient pas
sur le front le sceau de dieu.
Il leur fut donné non pas de les tuer, mais de les tourmenter cinq
mois durant,
Et ce tourment est comme le tourment qu'inflige le scorpion
quand il pique l'homme.
En ces jours-là, les hommes chercheront la mort sans la trouver,
Ils désireront mourir, mais la mort les fuira.

À les voir, les sauterelles étaient comme des chevaux armés pour
la guerre,
Sur leurs têtes, comme des couronnes d'or,
Et leurs visages, comme des visages d'hommes,
Et leurs cheveux, comme des cheveux de femmes,
Et leurs dents, comme des dents de lion,
Et leur corps, comme des cuirasses d'acier,
Et le vacarme de leurs ailes, le vacarme de chevaux se ruant à la
guerre.

J'entendis alors une voix venant du ciel :

«Écris!

Heureux les morts, oui, qu'ils se reposent de leurs peines»

Et j'entendis une autre voix qui cria à pleine voix :

«Lance ta faucille et moissonne.

L'heure est venue de moissonner, elle est sèche, la moisson de la terre.»

Et la moisson fut moissonnée, et la vigne vendangée et jetée dans la grande cuve de la colère de Dieu.

Un autre messager hurle du fond de scène :

CAMILLE —

Malheur! Malheur! Malheur à ceux qui habitent sur la terre!

L'ÉTENDARD DE PIC DE LA MIRANDOLE

On entend une voix.

Ami souviens toi des hivers passés, jamais des tyrans rien ne fut donné.

En fond de scène est hissée une immense banderole sur laquelle est écrit :

Je ne t'ai donné ni visage, ni place qui te soit propre, ni aucun don qui te soit particulier, ô Adam, afin que ton visage, ta place, et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. Nature, enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, mortel ou immortel, afin que de toi-même, librement, à la façon d'un bon peintre ou d'un sculpteur habile, tu achèves ta propre forme.

Puis, entrent les paysans qui chante, par exemple, Der Arme Bauer.

PROLOGUE

DALY JOE. —

On raconte que l'histoire est passée, qu'il n'y a rien à redire — que la terre est pleine, le vent profond, et les cadavres en poussière.

MARION. —

Inutile de croire qu'on trouvera par ici de quoi changer l'Histoire.

MAURINE. —

Le monde, cher es ami es, ne tourne qu'en un sens, de l'arrière à l'avant, de maintenant à *bientôt* et de maintenant à *plus tard*. Mais le ciel sait parfois se retirer comme un livre qu'on roule, et il est des pages de ce monde que l'on aurait tort de brûler, des taches de sang tenaces.

LOUISE. —

En 1681, Colbert étend le monopole de la vente de tabac et crée des manufactures royales. À l'angle de la rue Paradis et de la rue Vacon, une manufacture est ouverte près du couvent des Carmes déchaussés. Marseille devient rapidement renommée pour la fabrication des cigares. La manufacture devient lieu trop étroit ; on en cherche un autre, plus vaste.

En 1861, l'État rachète un terrain de 26 000 mètres carrés qui appartient à la *compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée*, près de la Gare Saint-Charles. La manufacture de la Belle de Mai était née : on y fera du tabac dont l'odeur enveloppera tout le quartier près d'un siècle et demi.

En 1990, trois cents ouvriers sont licenciés. La Manufacture est abandonnée : deux ans plus tard seulement, dans les ruines, on fit de ces friches industrielles comme à Liverpool, Hambourg, New York ou Barcelone, un lieu, *culturel* : une *société coopérative d'intérêt collectif de type société anonyme à capital variable* : des ateliers, des studios de répétitions et de construction, des résidences d'artistes, et des théâtres.

GWLADYS. —

Par exemple, ici nous sommes.

Parce que les murs de cette Friche supportent bien trop d'histoires pour appartenir à l'une d'entre elles, nous les avons choisies pour y accueillir modestement, dans ces habits que nous avons confectionnés et avec ces corps qui ne sont que les nôtres, l'élan de votre imagination.

Se déplieront, les prairies d'un autre temps, et tous les arbres, et tout ce qui verdoie, les champs, les villages et les chaumières de cette Allemagne fangeuse de l'an 1525, cuve dans laquelle Dieu jeta les hommes, ou la colère, ou l'injustice, ou le désespoir — à vous de choisir —, et qui ne laissa que la terre pleine, le vent profond, et des cadavres en poussière.

HOËLA. —

On raconte tant de choses. Tout et son contraire.

On raconte en désespoir de cause. On raconte pour passer le temps, et il le fait, il passe; on se tient au bord, il s'éloigne.

Mais avant de plonger jusqu'au cou dans le sang et le purin, prenez garde à ne pas oublier que ce que nous disons n'est rien de plus qu'une légende de l'histoire, que nous avons suffisamment vécu celle du monde, pour chercher dans ce récit des morceaux de notre présent.

MAURINE. —

Et si toutefois, ami·es, les rouages et les figures de ce que nous allons vous jouer devaient éclairer votre propre vie, surtout ne cherchez pas à poursuivre le reflet de cet éclat parmi nous, mais plutôt de l'autre côté de la porte par laquelle vous êtes entrés.

VICTORIA. —

Vous voilà averti·es, ami·es, maintenant écoutez.

Voici que nous ne sommes plus où nous sommes.

La scène est en Bohême et quelqu'un parle, qui dit :

Qu'un homme en Bohême, entre Zwickau et Prague, autant dire quelque part où le ciel est sans pitié, comme les Seigneurs, où la terre est basse à celui qui la fait pousser de ses mains nues, où les mines creusent dans la terre la peine qu'il faut pour lui arracher ses

pierres, et où les tisserands filent entre leurs doigts en sang le fil perdu des saisons, qu'un homme donc parle d'une voix qu'on écoute soudain comme si c'était vrai, on dit qu'il *parle dans la colère*, qu'il dit des phrases comme *vous ne pouvez servir Dieu et les riches*, et on l'écoute : on regarde les riches, et on regarde Dieu, on l'observe sur la croix comme il souffre et ressemble tant à celui qui arrache les mauvaises herbes et les pierres dans les mines, oui, c'est vrai qu'il porte nos visages, et alors on ne comprend pas pourquoi au nom de ce Dieu les riches le sont, et les pauvres le demeurent.

DALY JOE. —

On dit que l'homme dans la colère dit des phrases de plus en plus hautes, il dit que si Dieu avait condamné des hommes à vivre dans l'esclavage, et d'autres à vivre libres, il l'aurait dit.

VICTORIA. —

L'homme dit cela et d'autres choses qui disent l'égalité entre les pauvres et les riches, et que pour cette raison la richesse est coupable, et il dit cela dans notre langue, la langue qui sert à dire le temps qu'il fait, la peine à l'endurer, et la joie de se voir.

Il dit la langue dans la vérité nue et il s'y baigne.

Alors il dit : *la parole n'a pas encore été entièrement dévorée par les chiens*, et nous, nous savons qui sont les chiens, et qui a faim.

On raconte qu'il s'appelle Thomas Müntzer.

LOUISE. —

Thomas Müntzer, c'est le nom de cet homme, en Bohême, qui a pris la parole comme on prend les armes.

D'ailleurs, il va prendre les armes.

On dira qu'après avoir levé la voix, haussé la parole à hauteur d'épaules des hommes, des femmes, qui soudain ont cessé de bêcher et de tisser pour l'entendre, qu'il a levé une armée.

Mais non, elle s'est levée seule, comme si c'était du pain. Lui, Thomas Müntzer, il n'a fait que jeter le sel sur les plaies, le levain sur la farine, souffler et répandre.

ANGÈLE. —

Autour de lui, ils étaient soudain vingt mille à égalité de pauvreté, une fourche à la main, marchant dans la colère, réclamant du pain, et une autre histoire.

AMANDINE. —

Luther dira (au début seulement) : *ce ne sont pas des paysans qui se soulèvent, c'est Dieu* — mais non, c'étaient bien des paysans, et avec eux les mineurs et les tisserands, les femmes, des enfants avec encore le foin dans les cheveux, et les bêtes, les oiseaux sans nom, les insectes des bois, les pierres et les lacs, et tout le tremblement.

MARION. —

Il faudra dire les paroles et ce qu'elles appelaient, parce qu'elles appellent encore, au fond des choses.

La scène n'est donc pas seulement en Bohême, mais quelque part ici, ou là.

La scène est au fond de ces choses qui remuent dans les entrailles, quand les Seigneurs comptent la dîme, réclament le silence et du vin.

ALIZÉE. —

Il pleut, ce dernier jour où la bataille va avoir lieu, à Frankenhau-sen.

Un peu de lumière soudain perce le ciel ; on pourrait voir un arc-en-ciel, c'est peut-être un signe. On ne sait pas.

DALY JOE. —

On ne croit pas aux signes, on croit qu'une vie en vaut une autre et cela vaut la peine de vivre, même si la peine est grande, et le ciel lointain.

MAURINE. —

C'est l'aube. Thomas Müntzer parle à ses camarades terrifiés, paysans munis de simples bâtons devant l'artillerie des princes regroupée là-bas, prête à donner la charge : il dit les mots qu'il faut, que *tous les souverains doivent mourir*, il regarde l'arc-en-ciel, il regarde l'aube encore sur la terre en semence.

LOUISE. —

L'histoire pourrait finir devant Frankenhäusen, sur le champ de bataille labouré par l'averse, juste après l'éclaircie qui donnera le signal du massacre. Ou sur la grande place de Mühlhausen où l'on va trancher la tête de Thomas Müntzer, et avec lui de tous ceux qui ont dit : *les pauvres sont les puissances de la terre*. L'Histoire pourrait finir.

Mais elle ne le fait pas.

MANUELA. —

L'histoire ne finit pas tant qu'on prononce le nom de Thomas Müntzer, qui est mort comme n'importe qui.

Au moment de mourir, il dit simplement : *Tout ce qui est, est à tous. Omnia sunt communia.*

HOËLA. — Le sang peut couler comme autrefois celui du bouc sur le sable sacré, il ne sèche que sur la terre qui va la boire.

On dit que Thomas Müntzer est mort ; mais cela n'empêche pas sa vie d'avoir eu lieu, les mots, les désirs.

On dit *La Guerre des Paysans allemands*, comme si c'était passé, comme s'il fallait la raconter et que passe le temps : comme s'il ne fallait pas se donner du courage, et trouver des forces où on le peut.

Arrive un nain

PREMIÈRE FARCE : *LE LION, LA VIEILLE ET LE RENARD*

LE FOU : LISA

LA VIEILLE : ALRIC

LE RENARD : KENDAL

LE LION : ROMANE

UN FOU DE PETITE TAILLE —

Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas troys iours) ung pouvre lyon par la forest de Biere se pourmenant & disant ses menus suffrages passa par dessoubz ung arbre auquel estoit monté ung villain charbonnier pour abattre du boys. Lequel voyant le lyon, luy getta la coignée, & le blessa enormement en une cuyssse. Dont le lyon cloppant tant courut & tracassa par la forest pour trouver ayde, qu'il rencontra ung charpentier, lequel volentiers regarda la playe, et la nettoyat le mieulx qu'il peust, & l'employt de mousse, luy disant, qu'il esmouchast bien la playe, que les mousches ne y cuylassent point, attendant qu'il yroit chercher de l'herbe au charpentier. Ainsi le lyon guery, se pourmenoit par la forest, à quelle heure une vieille sempiternelle ebuschetoit et amassoit du boys par ladicte forest, laquelle voyant le lyon venir, tumbat de peur à la renverse de telle façon, que le vent luy renversa la robbe, cotte, & chemise iusques au dessus des espauls. Ce que voyant le lyon, accourut de pitié, veoir si elle s'estoit point faict mal, & consyderant son comment à nom? dist.

LE LION. —

Ô pouvre femme, qui t'a ainsi blessée?

LE FOU. —

Et ce disant, apperceut ung regnard, lequel il appella, disant.

LE LION. —

Compere regnard, hau ça ça, & pour cause.

LE FOU. —

Quand le regnard fut venu, il luy dist.

LE LION. —

Compere mon amy, l'on a blessé ceste bonne femme icy entre les iambes bien villainement & y a solution de continuité manifeste, regarde que la playe est grande, depuis le cul iusques au nombril mesure quatre, mais bien cinq empans et demy : c'est ung coup de coignée, ie me doute que la playe soit vieille, pourtant affin que les mousches n'y prennent, esmouche la bien fort, ie t'en pry, & dedans & dehors, tu as bonne quehue & longue, esmouche mon amy, esmouche ie t'en supply, & ce pendant ie voys querir de la mousse, pour y mettre. Car ainsi nous fault il secourir & ayder l'ung l'autre, dieu le commande. Esmouche fort, ainsi mon amy esmouche bien : car ceste playe veult estre esmouchée souvent, autrement la personne ne peult estre à son ayse. Or esmouche bien mon petit compere, esmouche, dieu t'a bien pourveu de quehue, tu l'as grande et grosse à l'advenant, esmouche fort & ne t'ennuye point, ie n'arrestera gueres.

LE LION. —

Esmouche bien tousiours compere, esmouche, & ne te fasche iamais de bien esmouche, par dieu mon petit compere ie te feray estre à gaiges, esmoucheteur de la reyne Marie ou bien de dom Pietro de Castille. Esmouche seulement, esmouche et riens plus.

LE FOU. —

Le pouvre regnard esmouchoit fort bien & deça & delà & dedans & dehors, mais la saulve vieille vesnoit & vessoit puant comme cent diables, & le pouvre regnard estoit bien mal à son ayse : car il ne sçavoit de quel costé se virer, pour evader le parfum des vesses de la vieille : & ainsi qu'il se tournoit il veit qu'il y avoit au derriere encores ung aultre pertuys, non pas si grand que celluy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant & infect. Le lyon finablement retourne portant plus de troys balles de mousse : commença en mettre dedans la playe, à tout ung ung baston qu'il aporta, et y en avoit ià bien mys deux balles & demye, & s'esbahyssoit que diable ceste playe est parfonde, il y entreroit de mousse plus de

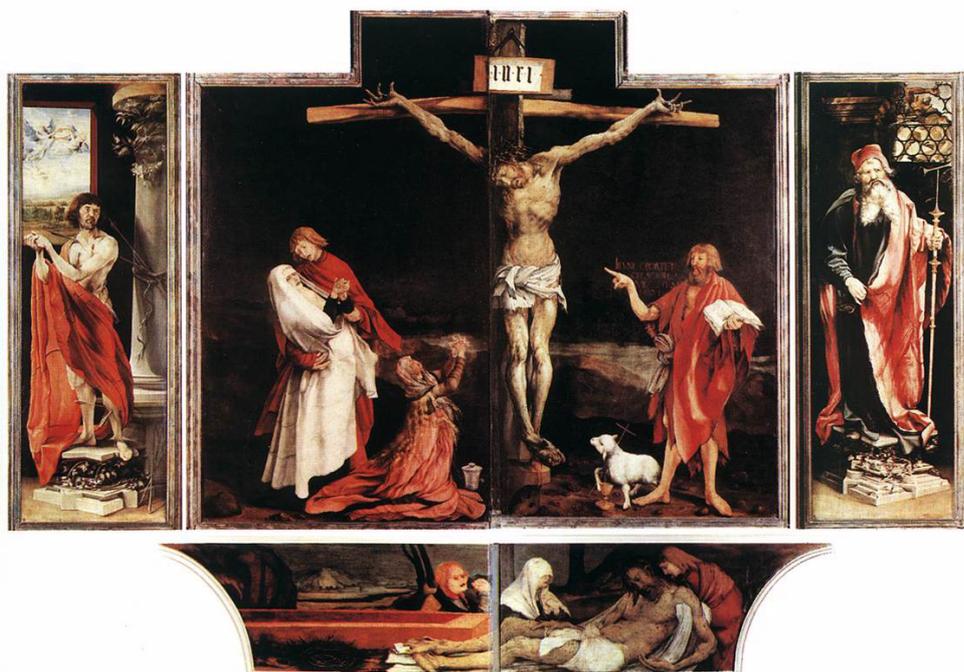
deux charretées, et bien puisque dieu le veult, et tousiours fourroit dedans.

Mais le regnard l'advisa.

LE RENARD. —

O compere lyon mon amy, ie te pry ne metz pas icy toute la mousse, gardes en quelque peu, car il y a encores icy dessoubz ung aultre petit pertuys, qui put comme cinq cens diables. Ien suis empoisonné de l'odeur tant il est punays.

PREMIER TABLEAU : *LA CRUCIFIXION*



MANUELA. — Qu'est-ce que c'est ?

DALY JOE. — C'est le retable.

MARION. — Le Retable d'Issenheim

MAURINE. — Celui de la crucifixion.

DALY JOE. — C'est une image que j'ai vue avant dans une église, mais je ne sais pas exactement ce qu'elle dit.

GWLADYS. — Où ça ?

HOËLA. — Pas Issenheim, dont le cloître est mort tombé sous son poids, mais à Colmar.

LOUISE. — C'est juste avant que Jésus meure.

ALIZÉE. — Là, dans l'ancien couvent des Unterlinden, il surgit, dès qu'on entre, farouche, et il vous abasourdit aussitôt avec l'effroyable cauchemar d'un Calvaire. C'est comme le typhon d'un art déchaîné qui passe et vous emporte, et il faut quelques minutes pour se reprendre, pour surmonter l'impression de lamentable horreur que suscite ce Christ énorme en croix, dressé dans la nef du musée installé dans la vieille église désaffectée du cloître.

AMANDINE. — Je suis resté à Colmar une journée entière devant le retable, je ne savais plus quand j'étais arrivé et je ne savais plus quand je repartirais. Lorsque le musée a fermé, j'ai souhaité devenir invisible pour pouvoir y rester toute la nuit. J'ai regardé le corps du Christ sans trop souffrir, l'état de ce corps m'apparaissait vrai et, devant cette vérité, j'ai pris conscience de ce qui m'avait gêné dans les crucifixions : leur beauté, la sublimation qui s'y manifeste. La sublimation, c'est le fait des concerts d'anges et non de la crucifixion.

LÉILA. — C'est un corps d'homme, blessé et nu, un corps de paysan, c'est un corps comme le nôtre, un corps comme nous, pendu à une croix et qui agonise, et qu'on regarde et qu'on pleure.

GWLADYS. — Il est cloué sur un arbre, livide, ponctué de points de sang, hérissé, tel qu'une cosse de châtaigne, par les échardes des verges restées dans les trous des plaies ; au bout des bras, les mains

s'agitent convulsives et griffent l'air ; les genoux rapprochés cagnent, et les pieds ne sont plus qu'un amas confus de muscles sur lequel les chairs qui tournent et les ongles devenus bleus pourrissent ; quant à la tête, cerclée d'une couronne gigantesque d'épines, elle s'affaisse sur la poitrine, qui fait sac et bombe.

VICTORIA. — Il a l'épouvantable rictus du tétanos

CAMILLE. — La mâchoire ne se tord pas, elle pend, décollée, et les lèvres bavent.

MANUELA. — C'est quelle histoire ?

ANGÈLE. — C'est la Bible.

MAURINE. — C'est la sentence.

CAMILLE. — On dirait que tout ce qu'il y a autour paraît si éloigné, alors que l'homme qui souffre là, c'est ce qui se rapproche le plus de ce qu'est un homme, et il est en train de mourir.

LÉILA — Moi je trouve que c'est le seul qui a l'air vivant.

ALIZÉE. — Et il y a une femme qui tombe, qu'un homme prend dans ses bras, comme pour danser.

ANGÈLE. — C'est Marie, c'est sa mère.

GWLADYS. — Oui, et à part les deux femmes, tout le monde s'en fout.

ANGÈLE. — Mais il y a un animal qui regarde l'homme. Je ne sais pas si c'est un chien. Peut-être que c'est un symbole.

MARION. — C'est l'agneau.

MANUELA. — C'est le sacrifice ?

VICTORIA. — Je ne sais pas. Il saigne lui aussi.

DALY JOE. — Je vois surtout des couleurs, du blanc, du rouge

LOUISE — Du noir très sombre

ALIZÉE. — C'est la nuit ; derrière le gibet coule un fleuve de tristesse et le côté un peu théâtral du drame se légitime tant il est d'ac-

cord avec ce lieu de détresse et cette nuit. Et l'œil dérive des chairs vitreuses du Christ pour se fixer sur l'éclatante noirceur des ciels.

ANGÈLE. — Ce dont on se serait détourné avec horreur dans la réalité, on peut encore le saisir dans ce tableau : un souvenir des choses horribles que les hommes s'infligent les uns aux autres. En ce printemps 2024, la guerre, les obus d'artillerie au phosphore blanc, les drones d'attaque Hermès 450 et Kronstadt Orion, ou les missiles longue portée SCALP sont assez proches pour rendre ce tableau crédible.

AMANDINE — Peut-être la tâche essentielle de l'art a-t-elle été trop souvent oubliée : il ne s'agit pas de purifier, de consoler, de faire comme si tout allait bien se terminer, car les choses ne se terminent pas bien. Que peuvent encore vouloir dire ces illusions consolantes devant cette vérité toujours égale à elle-même et qu'il faut toujours garder à l'esprit?

CAMILLE — Toute l'horreur qui est à notre porte est ici. Le doigt de Saint Jean, un doigt immense, la désigne : cela a été, cela est, cela sera de nouveau.

HOËLA — Ce retable nous introduit dans une époque qui nous apprend quelque chose sur les origines de la société dont nous voyons autour de nous les excès.

GWLADYS. — Et nous nous sommes mis à débattre de ce que Grünewald pouvait avoir représenté, comment le retable avait pris naissance, de quelle manière il est tombé en décadence et a fait la transition vers d'autres phases, et à chaque phrase que nous avons prononcé, nous apprenions à penser, nous apprenions à parler, il nous fallait franchir l'abîme entre la conscience et le langage qui nous faisait défaut.

À LA TAVERNE

SALOMÉ. —

L'hiver 1524 dans la Forêt Noire, souvenez-vous.

La Taverne du Miroir — nous n'inventons pas son nom, nous n'inventons rien — est pleine de cris, de soif.

GWLADYS. —

La nuit est tombée.

Deux hommes sont à une table et ne se parlent pas.

Ils semblent avoir le regard plongé dans le fond de leur verre où ils trouvent leur reflet, je ne sais pas : peut-être est-ce de quoi lire l'avenir : ce qui reste indéchiffrable en somme, et qui ne l'est après tout que comme les entrailles d'un oiseau devant le prêtre penché sur l'oracle.

L'un d'eux parle et dit qu'il va partir.

STRAUSS. —

Je vais partir.

GWLADYS. —

Ensuite il se tait, et il part.

STRAUSS —

Non, avant cela je dis, sans regarder Grünewald qui est peut-être, ivre mort, je lui dis, non, je ne sais pas, Grünewald, je suis fatigué de toute cette histoire : chaque nuit, c'est la même qui recommence, c'est Joss Fritz et sa bande de paysans qui nous cherchent, qui nous trouvent, qui, après avoir parcouru le pays pour recruter des bras, des bras, chez les prêtres campagnards et des bras les artisans ils cherchent un peintre qui saurait orner leurs drapeaux pour mieux amener d'autres pauvres diables et les appeler à l'insurrection — et je suis fatigué, Grünewald, fatigué d'avance de vendre mon bras pour Fritz, qu'il le peigne lui-même l'étendard du *Bundschuh* !

On dit qu'il demande qu'on peigne une chope de vin, mais ça change tout le temps pour échapper aux milices de l'Empereur, parfois c'est seulement un gourdin, une faucille, et quoi ! un oiseau sur

une branche, parfois, c'est une tête de diable, et le plus souvent, une simple chaussure. Tu entends ça, Grünewald, une godasse sur un morceau de tissu, et que ça suffirait à rameuter les paysans et renverser le vieux monde. Fatigué. Je voudrais qu'on me fiche la paix avec leurs guerres, et peindre les vierges ou les agonies à la croix, les jugements derniers, qu'on me laisse dessiner mes enfers et même pour rien, juste de quoi payer la couleur et le bois, c'est tout. Je sais bien de quoi parle Fritz, et comment le riche nous vole deux fois et nous tabasse après nous avoir fait les poches pour nous remercier, et je suis fatigué de ça aussi, et que le monde est ainsi fait, mais qu'à le vouloir autrement on ne fait que remplir les cimetières plus rapidement et les poches du riche. Que s'il fallait inventer le monde, autant le faire sur la toile, pas vrai Grünewald? Je suis lâche, peut-être, mais je ne suis pas criminel, et je crois, moi, que les Enfers et les Vierges, les Agonies à la Croix valent la peine des paysans et que s'ils se donnaient cette peine, ils verront sur la Croix que c'est eux que je peins, alors que les Joss Fritz me laissent ; moi aussi je travaille pour eux, et les siècles à venir — mais pour l'heure, Grünewald, je suis fatigué, fatigué d'avance, des cadavres et des cris, de la fatigue qui viendra après tout cela, de toute cette lâcheté qui me fait parler encore et qui parle à ma place, alors je te laisse, et bien le bonsoir, Grünewald, je retourne à l'atelier, et c'est là que je me lève et que je pars.

TAVERNIER. — (*Apporte une bière à GRÜNEWALD, désormais attablé seul, et qui semble endormi, ou ivre mort.*)

Camarade, ne te retourne pas : il y a derrière toi un homme qui te cherche. Ne te retourne pas, je te dis, ne te retourne pas : continue de manger la soupe ; et bois, fais semblant de rire : voilà. Ris, camarade (*Il part seul d'un grand rire faux, s'arrête brutalement.*) L'homme, derrière toi : tu le connais ? On dit qu'il te cherche, mais, moi, je ne t'ai rien dit. Joss Fritz, ça te dit quelque chose ? Un ancien soldat, il marche comme s'il portait encore les armes, d'ailleurs, il en porte une encore, cachée sous son manteau : ne te retourne pas. On dit que depuis des mois, il marche avec ses amis ; non malheureux, pas un geste. Il a rassemblé ses hommes et depuis quelques mois, ils sont sur les routes, ils écument les tavernes, ils posent des questions.

Ils cherchent quelqu'un. C'est toi qu'ils cherchent, camarade : c'est toi, mais ne te retourne pas. S'ils te posent des questions, tu leur dis que tu ne sais rien, que je te n'ai rien dit : d'ailleurs, je ne t'ai rien dit.

Il se lève; et en direction de JOSS FRITZ et de ses hommes, crie, en désignant l'homme à qui il vient de parler :

C'est lui!

Et il s'éloigne servir d'autres clients.

GWLADYS. — FRITZ et ses hommes s'approchent de l'homme toujours assis devant sa bière. Le deal commence : combien coûte le bras d'un peintre qu'on recrute pour la Révolution ?

JOSS FRITZ. —

Huit florins d'or. Tu connais, camarade, Kilian Meiger, le vigneron ? Hier, je le croise : il venait de vendre cinq mesures de son meilleur vin à un boulanger de la ville et il me donne huit florins d'or.

Il pose l'argent sur la table.

GWLADYS. — Et ça suffit ?

JOSS FRITZ. — Non ?

GRÜNEWALD — Non

JOSS FRITZ. — Alors Jérôme de Lehen, tu connais ? Tu ne connais pas Jérôme de Lehen, l'apprenti de Fribourg, celui qui sait lire et écrire et qui vend le soir les nouvelles aux bourgeois pour quelques liards ?

Il pose le tas de liards sur la table à côté des florins.

Et tu connais Théodosion ? Sacré nom, Théodosion. Maître Théodosion, tu connais ?

GRÜNEWALD *se tait, regarde l'argent répandu sur la table. Silence.*

Et Joss Fritz, ça te dit quelque chose ?

GRÜNEWALD. —

Comment tu dis ?

GWLADYS. — Joss Fritz : l'ancien soldat de l'Empereur, le paysan qui en avait soulevé d'autres autrefois pour chasser les pillards autour de Sélestat sous la bannière peinte de la godasse, la *Bundschuh*.

GRÜNEWALD. —

Je connais ce nom. C'est Et alors ? Les pillards sont revenus ?

JOSS FRITZ. —

Les pillards sont revenus.

HANS. —

Sacrés pillards (*Il crache*).

SCHWARZ. —

Saluds de pillards (*Il crache*).

JOSS FRITZ. —

Les pillards sont revenus et cette fois, ils portent la soutane des prêtres de Rotweil et la pique des lansquenets de l'Empereur. Les pillards impriment la loi et lèvent l'impôt, ils brûlent les champs des paysans qui refusent de donner ce qu'ils n'ont pas, les pillards paient des messes pour sauver leurs âmes avec l'argent qu'ils nous volent.

GRÜNEWALD. —

Il t'en reste un peu, à ce que je vois.

JOSS FRITZ. —

Alors : Maître Théodosion, tu connais?

GRÜNEWALD. —

Ça dépend.

JOSS FRITZ. (*À ses amis*) —

Il était comment? Plus jeune, plus grand que lui?

HANS. —

Plus riche.

SCHWARZ. —

Quand on a dit *Bundschuh* : plus pâle : il est parti avertir la garde.

HANS. —

Tu crois qu'il l'aurait fait si on ne l'avait pas rattrapé? (*Il rit*)

JOSS FRITZ. —

Il a quand même lâché un nom : Grünewald. Grünewald, ça te dit quelque chose? Mathias Grünewald?

SCHWARZ. —

Ou Mathis, il ne savait plus bien.

HANS. —

Peut-être Mathis Neithardt dit Gothardt.

SCHWARZ. —

Mathis Gothart-Nithart.

GWLADYS. — Sous ses toiles, il signait M. G : mais on ne sait pas : quel nom ?

JOSS FRITZ. —

Maître Grünewald. tu connais?

JOSS FRITZ. —

Je cherche un homme. Un qui saurait peindre. Tu connaîtrais ça ?
Je cherche Maître Grünewald, le nom te parle ?

GRÜNEWALD se redresse lentement, boit longuement sans regarder FRITZ, puis repose son verre, garde le silence, et s'effondre à nouveau.

JOSS FRITZ. —

Le type à ma gauche, c'est Hans Enderlin, un ancien juge. Sais-tu ce qu'ils ont fait à son frère ? Raconte.

HANS. —

Il devait huit schillings au Seigneur von Blumeneck, et c'est pour ces huit schillings qu'il l'a jeté en prison ; et puis, le Seigneur a réclamé le double à sa femme et sa fille ; et à moi, le triple dans deux semaines si on ne le paie pas, parce que Van Blumenck est endetté auprès des ces messieurs de Fribourg, eux qui sont endettés auprès de l'Empereur.

GRÜNEWALD. —

Van Blumeneck ? Balthasar Van Blumeneck, seigneur de Lehen ?
Lui, je connais. (*Il crache*)

JOSS FRITZ. —

Le type à ma droite, c'est Schwarz, le curé Schwarz : et c'est bien simple, personne ne lui a rien pris, parce qu'il n'a rien.

SCHWARZ. —

Rien. (*Il crache*)

GRÜNEWALD. —

Et vous lui voulez quoi à ce Grünewald ? Mathias, Mathis...

HANS ENDERLIN. —

Gothart-Nithart.

JOSS FRITZ. —

Qu'il peigne ! Nous, on s'occupe du reste.

GRÜNEWALD. —

Et ce Grünwald saurait peindre ?

JOSS FRITZ. —

On le dit.

GRÜNEWALD. —

Peindre une godasse sur un étendard.

JOSS FRITZ. —

Seulement peindre une godasse sur un étendard.

GRÜNEWALD. —

Et risquer le bûcher pour une simple godasse.

HANS ENDERLIN. —

Ce n'est pas une simple godasse, camarade.

SCHWARZ. —

C'est le *Bundschuh*.

Un MESSENGER entre brutalement, il ressemble à un prêtre, mais en guenilles — il s'adresse à tout le monde, hurle, en désespoir de cause, comme s'il prêchait.

LE MESSENGER. —

Car la Croix du Christ est à la fois la charpente et l'écharde de ce monde. Là est la réponse à l'énigme, celle sur laquelle butent tous ceux qui s'interrogent : comment la société médiévale a-t-elle tenu ? Comment comprendre qu'un tel régime fondé sur l'asservissement du plus grand nombre au profit de quelques-uns ait duré près de dix siècles sans coup férir ou presque ? Sans soulèvement ou presque ? Peut-être est-ce le moment de risquer une théorie générale, non pas des systèmes de pouvoir médiévaux, mais de sa ruse anthropologique. Et de revenir sur ce qui fonde le mystère théolo-

gico-politique de sa permanence : oui, c'est un mystère, et comme tous les mystères, il éblouit par son évidence paradoxale. C'est parce qu'a toujours résidé dans le christianisme une capacité de scandale, que nulle théocratie chrétienne n'a pu s'imposer en Europe occidentale, et ce en dépit de tentations nombreuses et puissantes. Oui, mais qu'est-ce qui a alors fait du christianisme une religion dominante qui n'a jamais été si bien armée pour la domination ? Charpente des sociétés européennes, et écharde de sa conscience. Près de mille ans, la question s'est posée et reposée : comment un monde a-t-il pu tenir et se gouverner, quand il reposait sur l'éloge des faibles et des misérables, les puissants sont châtiés dans les textes les plus saints ? Comment le gouvernement des hommes et des femmes a-t-il pu puissamment s'adosser à une pensée qui s'accomplit contre le principe de gouvernement des hommes et des femmes par la puissance ? Ou pour le dire autrement, comment fonder une société d'ordre sur ce principe constant de renversement que porte le message évangélique ? Comment peut-on faire d'un instrument de torture aussi humiliant et avilissant que la croix, un signe de ralliement ? Bien sûr, on peut s'abriter du monde dans l'enclos préservé des violences sous le bon auspice des monastères ; bien sûr, on peut se raconter des histoires, des romans et des poèmes d'amour où la réalité est vengée. On peut ainsi multiplier les lieux, réels ou imaginaires, tenus à distance, mais pas loin, où d'autres possibles sont vivables. Soyez soumis, bonnes gens, et consolez vous, plus tard, vous aurez la vie sauve — quand vous serez morts, vous aurez la vie sauve ; quand vous serez enfermés dans le cloître, vous aurez la vie sauve ; quand vous lirez la vie de Lancelot, vous aurez la vie sauve, et ce ne sera pas la vôtre. Non, rêver à d'autres vies que la sienne, ça ne suffira pas toujours. Il arrivera bien un jour où on relira les mots, qui disent en toutes lettres sacrées que les derniers seront les premiers, que *les pauvres sont les puissances de la terre*, que le modèle christique d'une royauté humiliée est à venir : qu'il est là, qu'il ne dépend que des bras qui soutiennent ce monde, ces bras qui pourraient plutôt le jeter dans la fosse à purin. Oui, la paix sur la terre ne s'arrachera que des entrailles du Christ lui-même, dont le sang nous unira dans l'égalité des corps jouissant, sur

la terre, des fruits de la terre elle-même, comme dans l'égalité des corps reposant sous la terre et la fécondant pour les siècles des siècles.

GRÜNEWALD. —

On dit que tu as promis 2000 florins aux rois des mendiants, pour qu'ils te suivent : combien il en resterait à Maître Grünewald?

JOSS FRITZ. —

Pour la peine que l'ouvrage lui coûterait...

GRÜNEWALD. —

... et le bûcher qu'il risque...

HANS ENDERLIN. —

... et l'honneur de voir par son travail l'image vivante de la conjuration...

SCHWARZ. —

... et la gloire de servir Dieu contre ceux qui commettent le pire en son nom...

JOSS FRITZ. —

... et pour être du côté de ceux qui déclarent libres et communs, aux pauvres comme à tous, les poissons dans les eaux, les oiseaux dans les airs, le bois mort, les glands, les baies et le gibier dans les forêts, parce que tout est à tous : et c'est cela que tu peindras, Maître Grünewald, si tu l'acceptes, et tu l'accepteras.

GRÜNEWALD. —

Alors, combien? Pour peindre les poissons dans les eaux libres et les oiseaux, le bois mort et les gibiers des forêts, combien pour peindre cette godasse qui porte la croix et le bûcher à travers lui et le reste, la gloire et l'honneur, combien, camarades paysans?

JOSS FRITZ. —

Les huit florins et ces quinze liards moins l'étoffe de lin pour l'étendard.

GRÜNEWALD finit de boire en regardant l'argent sur la table.

GRÜNEWALD. —

Et toi, tu connais Thomas Müntzer?

SCHWARZ. —

Malheureux, tais-toi.

GRÜNEWALD. —

Moi, je le connais, je l'ai entendu à Allstedt, et ailleurs aussi.

GWLADYS. — À Prague, à Zwickau, à Halle

HANS. — Et alors ?

GWLADYS. — À Mülhausen, à Nuremberg, dans l'atelier de Dürer,

HANS. — Et alors ?

JOSS FRITZ / MAURINE. — Et Léonard de Vinci ?

GRÜNEWALD — ça aurait pu, mais il est mort trop tôt. Et moi aussi.

JOSS FRITZ / MAURINE. — Et moi aussi.

HANS. — Et alors ?

GRÜNEWALD —

Et alors on dit qu'il vous cherche.

JOSS —

Et alors ? Qu'il nous trouve.

SCHWARZ. —

Malheureux, taisez-vous.

GRÜNEWALD. —

Il est tout proche. Lui aussi a son armée, ses hommes. La différence avec toi, c'est que lui, il ne veut pas seulement récupérer ce qu'on lui a volé, lui, il veut la peau de ceux qui ont volé, il veut la peau de l'Église, la peau de tous ceux qui ont fait de l'église cette église de pompe, de luxe ; la différence avec toi, c'est qu'il ne s'arrêtera pas, il veut tout.

JOSS. —

Qui t'a dit que je veux m'arrêter quelque part ?

HANS. —

S'il veut mon bras qu'il le prenne.

GRÜNEWALD. —

Il ne veut pas que ton bras, mais ton âme par-dessus le marché, et toutes les âmes entre l'est et l'ouest qu'il fauchera et sa faux est haute, si haute.

JOSS. —

Qu'il vienne.

GWLADYS — Et il vient.

UN DÉBAT

MANUELA/JAKOBEA. —

Je ne comprends rien.

MARION/STRAUSS. —

C'est parce que tu cherches à comprendre.

LOUISE/PETRA. —

Et qu'il n'y a rien à comprendre.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Que Dieu parle à ton cœur, pas à ta raison.

MANUELA/JAKOBEA. —

Quand même, mon cœur aussi aime comprendre.

MARION/STRAUSS. —

Dieu parle, il s'adresse à nous à travers le feuillage et les silhouettes du rêve.

MANUELA/JAKOBEA. —

J'ai compris jusqu'à «parle».

LOUISE/PETRA. —

De toute manière, est-ce qu'il faut comprendre? Les volontés du Seigneur sont inconnaissables.

MARION/STRAUSS. —

C'est Thomas qui le dit le mieux : il dit : *L'expérience cruciale est dans la douleur.*

MANUELA/JAKOBEA. —

Ça je comprends.

LOUISE/PETRA. —

Et moi aussi.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Et moi, tellement.

MANUELA/JAKOBEA. —

Je connais leurs visages, ceux qui ne souffrent jamais.

MARION/STRAUSS. —

Et puis Thomas s'en prend à la raison.

MANUELA/JAKOBEA. —

Qu'est-ce qui reste?

GWLADYS/ABIGAIL. —

Plus grand-chose.

MARION/STRAUSS. —

La douleur, il reste la douleur ; là tu sais que tu existes, et que Dieu existe en toi.

MANUELA/JAKOBEA. —

Je comprends.

LOUISE/PETRA. —

Et ça suffit?

MARION/STRAUSS. —

C'est le début.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Et il s'adresse à qui?

MARION/STRAUSS. —

À toi. Et très vite, il s'est adressé aux Juifs, aux païens, aux Turcs. Il ne lésine pas, Thomas ; il s'adresse à ceux qui souffrent, il s'adresse au monde entier.

MANUELA/JAKOBEA. —

Et toi, tu as compris? Moi, je ne comprends jamais rien quand ils parlent, dans leur latin, dans leur barbe, dans leurs livres.

MARION/STRAUSS. —

Sauf que la guerre que mène Thomas, il la mène aussi au latin.

LOUISE/PETRA. —

Comme Luther.

MARION/STRAUSS. —

Non, Luther traduit la bible en Allemand. Thomas, lui, il prêche en Allemand.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Il va plus loin que Luther?

MARION/STRAUSS. —

À Allstedt, j'ai entendu Dieu dans la bouche de Thomas parler en Allemand à la plus grande foule d'hommes et de femmes que j'ai jamais vue.

LOUISE/PETRA. —

J'étais là aussi, à Allstedt. On nous avait interdit de venir; on est venu. Les bourgeois aussi étaient venus.

MANUELA/JAKOBEA. —

J'aurais voulu être là, à Allstedt; savoir enfin ce qu'on nous raconte depuis tout ce temps.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Et ce n'est pas insulter Dieu?

MARION/STRAUSS. —

Ce n'est pas insulter Dieu que de lui demander gentiment de parler notre langue.

MANUELA/JAKOBEA. —

Et on l'a laissé faire ?

LOUISE/PETRA. —

Bien sûr que non. Le comte de Mansfeld nous a interdit de rester ; il a voulu disperser la foule.

MARION/STRAUSS. —

C'était un autre Thomas soudain, plein de colère, hurlant, crachant.

MANUELA/JAKOBEA. —

Comme un fanatique ?

MARION/STRAUSS. —

On dit fanatique et on ne comprend pas, si on ne mesure pas la colère on ne comprend rien de ce qui se passe alors ; on dit *fanatique* pour résoudre l'affaire et la jeter dans le lac ; on ne comprend pas et on ne peut que s'en effrayer.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Quoi alors, si ce n'est pas simplement le fanatique qui prend prétexte de Dieu pour hurler sur les hommes et les envoyer au massacre ?

LOUISE/PETRA. —

C'est que la colère, elle s'est répandue, elle s'est donnée d'homme à homme et à femmes, et à enfant, ce jour-là à Allstedt, et qu'on mesure la colère aussi à ce qu'elle s'est donné d'égal à égal, comme si c'était du pain.

MARION/STRAUSS. —

C'est depuis cette colère-là qu'il a écrit aux Princes.

MANUELA/JAKOBEA. —

Pour leur demander de l'aide ?

MARION/STRAUSS. —

Non, pour menacer.

MANUELA/JAKOBEA. —

Menacer?

MARION/STRAUSS. —

Il dit :

MARION/STRAUSS & LOUISE/PETRA :

Alors le glaive vous sera enlevé et sera donné au peuple en colère

GWLADYS/ABIGAIL. —

Il dit ça?

MANUELA/JAKOBEA. —

«Alors le glaive vous sera enlevé et sera donné au peuple en colère»?

GWLADYS/ABIGAIL. —

Ça, je comprends.

MARION/STRAUSS. —

Les princes aussi comprennent.

LOUISE/PETRA. —

Ils comprennent aussi quand il leur parle du songe du dernier Roi de Babylone qui a vu la destruction de son royaume dans le feu, le sang, les cris.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Les Princes n'aiment pas qu'on leur raconte la destruction des royaumes.

LOUISE/PETRA. —

«Dieu fracassera les vieux vases avec une verge de fer»

MANUELA/JAKOBEA. —

C'est Thomas qui dit ça?

MARION/STRAUSS. —

C'est dans les Psaumes : Thomas, lui, il lit les Psaumes et les traduit et nous les lit.

GWLADYS/ABIGAIL. —

C'était dans les Psaumes, depuis tout ce temps?

MANUELA/JAKOBEA. —

Et on nous avait rien dit?

LOUISE/PETRA. —

«Le pouvoir sera donné au peuple».

MARION/STRAUSS. —

C'est dans Daniel, Chapitre 7, verset 27.

MANUELA/JAKOBEA. —

«Le pouvoir sera donné au peuple». Depuis tout ce temps, et on nous avait rien dit?

LOUISE/PETRA. —

Et puis, à la fin, Thomas parle d'Absalon tombé sous les javelots, comme Babylone, comme Sodome, comme Gomorrhe.

MARION/STRAUSS. —

Il dit, Thomas, que *rien ne pourrait changer à l'amiable*.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Il dit«à l'amiable»?

MANUELA/JAKOBEA. —

C'est quoi le contraire de l'amiable?

LOUISE/PETRA. —

Tu sais bien ce que c'est, le contraire de l'amiable.

MARION/STRAUSS. —

Les princes aussi, le savent.

LOUISE/PETRA. —

Et les puissants ne cèdent rien, ni le pain ni la liberté.

MANUELA/JAKOBEA. —

C'est encore Thomas?

LOUISE/PETRA. —

Non, ça c'est moi.

MARION/STRAUSS. —

Thomas, lui, il termine en disant, devant le duc Jean, le prince héritier, le bailli Zeiss, le bourgmestre et le conseil d'Allstedt, après avoir parlé de Babylone et de la colère, il dit simplement, dans l'allemand que tous comprennent. *«Il faut tuer les souverains impies».*

ALRIC / THOMAS MÜNTZER —

«Écoute, j'ai placé mes paroles dans ta bouche, je t'ai placé aujourd'hui au-dessus des hommes et au-dessus des empires afin que tu déracines, brises, disperses et renverses, que tu construises et que tu plantes ! [...] Qu'ils se battent ! La victoire est merveilleuse qui entraîne la ruine des puissants tyrans [...] Chers frères, mes sœurs ! Assez d'attente et d'hésitation ! Il est temps. L'été frappe à nos portes. Ne flattez pas les princes, sinon vous vous condamnez à la ruine avec eux. ~~Doux savants, ne m'en veuillez pas, il m'est impossible de parler autrement»~~

ou

« Les seigneurs se chargent eux-même de faire des pauvres leurs ennemis. S'ils se refusent à supprimer la cause de la révolte, comment veulent-ils supprimer la révolte elle-même ? Si l'on me dit

à cause de cela que je suis un rebelle, eh bien, soit, je suis un rebelle ! »

MARION/STRAUSS. —

Est-ce que cela, tu le comprends ?

MANUELA/JAKOBEA. —

Oui, je crois.

GWLADYS/ABIGAIL. —

Et Luther, qu'est-ce qu'il fait pendant tout ce temps ?

LOUISE/PETRA. —

Il est là Il a peur. Et il écrit au princes.

MANUELA/JAKOBEA. —

Il a peur des massacres ?

LOUISE/PETRA. —

Non, des fanatiques.

ALRIC / LUTHER. —

« Les paysans attaquent avec violence, pillent, se déchaînent et agissent comme des chiens enragés.

Tous ceux qui le peuvent doivent assommer ces chiens galeux, les égorger et les éventrer, secrètement ou en public, en sachant qu'il n'est rien de plus abject, de plus nuisible, de plus diabolique qu'un rebelle.

Massacre, frappe et étrangle qui peut. Si tu dois y perdre la vie, tu es heureux, tu ne pourras jamais connaître de mort plus bienheureuse.

L'autorité doit foncer hardiment et frapper en toute bonne conscience, frapper aussi longtemps que la révolte aura un souffle de vie.

MANUELA / JAKOBEA —

Luther souhaite peut-être protéger les acquis de la Réforme ? La paix ?

GWLADYS / ABIGAIL. —

Ah, c'est donc la guerre.

MARION/STRAUSS. —

C'est elle : et elle durera jusqu'à la mort.

LOUISE/PETRA. —

Non : bien au-delà.

PANTOMIME DES BRUTALITÉS

pantomime farcesque d'un coupage de doigts, puis d'une exécution d'un paysan réinsurgé.

Canevas :

1. Des paysans conspirent (chuchotement, signes du ralliement)
2. Un sbire du pouvoir les aperçoit
3. Guet à pens
4. Exécution — coupage de doigts avec une hache

DEUXIÈME TABLEAU : *LES MARCHANDS DU TEMPLE*



AMANDINE. —

Le 2 septembre 1977, dans une tribune au Monde, Jean Genet écrivait :

« Les journalistes jettent à la volée des mots qui en mettent plein la vue sans trop se préoccuper de la lente germination de ces mots dans les consciences. Violence — et son complément indispensable : non-violence, sont un exemple. Si nous réfléchissons à n'importe quel phénomène vital, selon même sa plus étroite signification qui est : biologique, nous comprenons que violence et vie sont à peu près synonymes. Le grain de blé qui germe et fend la terre gelée, le bec du poussin qui brise la coquille de l'œuf, la fécondation de la femme, la naissance d'un enfant relèvent d'accusation de violence. Et personne ne met en cause l'enfant, la femme, le poussin, le bourgeon, le grain de blé. Le procès qui est fait à la « RAF » (Rote Armee Fraktion), le procès de sa violence est bien réel, mais l'Allemagne fédérale et, avec elle, toute l'Europe et l'Amérique veulent se duper. Plus ou moins obscurément, tout le monde sait que ces deux

mots : procès et violence, en cache un troisième : la brutalité. La brutalité du système.

Et le procès fait à la violence c'est cela même qui est la brutalité. Et plus la brutalité sera grande, plus le procès infamant, plus la violence devient impérieuse et nécessaire. Plus la brutalité est cassante, plus la violence qui est vie sera exigeante jusqu'à l'héroïsme.

Il faut dire ce qu'est la brutalité,

La brutalité prend les formes les plus inattendues, pas décelables immédiatement comme brutalité : l'architecture des HLM, la bureaucratie, le remplacement du mot -propre ou connu- par le chiffre, la priorité, dans la circulation, donnée à la vitesse sur la lenteur des piétons, l'autorité de la machine sur l'homme qui la sert, la codification des lois prévalant sur la coutume, la progression numérique des peines, l'usage du secret empêchant une connaissance d'intérêt général, l'inutilité de la gifle dans les commissariats, le tutoiement policier envers qui a la peau brune, la courbette obséquieuse devant le pourboire et l'ironie ou la grossièreté s'il n'y a pas de pourboire, la marche au pas de l'oie, le bombardement d'Haï-phong, la Rolls-Royce de quarante millions...

Bien sûr, aucune énumération ne saurait épuiser les faits, qui sont comme les avatars multiples par lesquels la brutalité s'impose.

Il en résulta donc une misère, un désespoir qui ne pouvaient que nourrir une violence libératrice.

Et toute la violence spontanée de la vie continuée par la violence des révolutionnaires sera tout juste suffisante pour faire échec à la brutalité organisée.

ÉCLATS : DE LA LÂCHETÉ

Grünewald peint plusieurs Bundschub en fond de scène.



PASOLINI / CAMILLE. —

si je scrute le fond de l'âme
de ces groupes d'hommes qui vivent
ce temps, le mien, qui me sont proches ou voisins,

je vois que sur les mille sacrilèges possibles
qu'il appartient à toute religion naturelle
de dénombrer, il en est un que l'on retrouve

toujours, partout, et c'est la lâcheté.
Un sentiment éternel — une forme
de sentiment — pétrifié, immuable,

qui inscrit en tout autre sentiment,
directement ou indirectement, sa trace.
C'est cette lâcheté qui fait de l'homme un incroyant.

C'est une sorte de profond empêchement
qui ôte toute force au cœur de l'homme,
toute chaleur à son raisonnement,

qui le fait disserte de la bonté
comme si ce n'était qu'un pur comportement,
de pitié, comme d'une pure norme.

Elle peut rendre quelquefois l'homme féroce,
mais elle lui inspire, en tout cas, la prudence :
qu'il menace, qu'il juge, ironise ou écoute,

il est toujours, intérieurement, plein d'effroi.
Nul ne saurait éluder cette crainte.
Il n'est, par conséquent, de vrai ami ni d'ennemi.

Nul ne sait ressentir une vraie passion :
la flamme qu'elle peut jeter s'éteint bien vite,
comme par repentir ou résignation,

en cette antique lâcheté, en cette hormone
mystérieuse que les siècles ont engendrée.
Je puis le vérifier, chaque fois, en tout homme.

Je sais bien que ce n'est qu'insécurité
vitale, vieille angoisse matérielle :
que c'était la règle de notre vie

animale, et qu'elle est passée maintenant en ces pauvres
communautés que nous formons : qu'elle est défense
désespérée, et qu'elle se niche où l'on trouve

un brin de paix : dans la possession.
Et toute possession s'équivaut : de l'industrie
au petit champ, et du navire au chariot.

Aussi est-ce chez tous la même lâcheté :
la même que dans la grisaille originelle, ou bien dans celle
des derniers jours de toute civilisation...

Ainsi mon pays se trouve-t-il ramené
à son point de départ, en ce regain d'impiété.
Et celui qui ne croit en rien, en prend conscience

et détient le pouvoir. Le remords, il l'ignore,
puisqu'il ne croit en rien, et qu'il est catholique,
même s'il connaît bien l'impiété de ses torts.

Utilisant, pour le chantage et le déshonneur

jour après jour, des tueurs à gage de province,
vulgaires jusqu'au plus profond du cœur,

il veut tuer toute forme de religion
sous le prétexte impie de la défendre :
il veut, au nom d'un Dieu mort, être le maître.

Là, parmi ces maisons, ces places, ces rues pleines
de veulerie, en cette ville où règne en maître
désormais cet esprit nouveau qui fait offense

à l'âme à tout instant — avec les cathédrales,
les églises, les monuments muets dans l'angoissante
désuétude où les laissent les hommes

qui ne croient plus — je me refuse
à vivre désormais. Il ne reste plus rien,
si ce n'est la nature — où du reste on ne trouve

que la fascination de la mort — rien
En ce monde humain qui me donne à aimer.
Tout me fait mal : ces gens

qui obéissent, sans comprendre, au moindre signe
que leurs patrons peuvent leur adresser,
adoptant, sans se défier, les plus infâmes

habitudes des victimes prédestinées ;
la grisaille de leurs habits le long des rues grises ;
leurs gestes gris, où l'on croit déchiffrer

leur connivence avec le mal qui les assaille ;
leur grouillement autour d'un bien-être illusoire,
comme un troupeau autour d'un peu de blé ;

leur régularité de marée, qui voit la foule
et la solitude se succéder au long des rues,

selon le flux et le reflux obsédant

et anonyme de satisfactions ressassées ;
leurs attroupements dans les tristes bars, les tristes cinés,
le cœur qui tristement se résigne à se taire...

Qu'il est donc loin maintenant de l'écoute
du pur tumulte de son cœur,
du paysage de primevères et de pousses

du Frioul maternel, le doux-ardent
Rossignol de l'Eglise catholique!
Son sacrilège et religieux amour

n'est plus qu'un souvenir, un art rhétorique :
mais c'est lui qui est mort, et non moi, de colère,
d'amour déçu, d'angoisse spasmodique

pour une tradition qu'assassinent
jour après jour ceux qui s'en disent les défenseurs ;
et avec lui est morte une terre où sourit

une pieuse lumière, sur la limpidité
campagnarde des champs et des mesures ;
morte une mère toute innocence et douceur

inaltérable, alors que le mal règne en maître,
morte aussi une époque de notre existence,
qui, en un monde destiné à humilier

fut lumière morale et résistance.

Entrée des paysans chantant : «Wir sind des Geyers Schwarzer Haufen».

LES DOUZE ARTICLES

1. —

Honorables et sages seigneurs, amis, et chers voisins ! Puisque de si lourdes charges qu'ils n'ont jamais songé à supporter eux-mêmes, contrairement à Dieu et à toute justice, ont été imposées par les autorités et les seigneurs ecclésiastiques et séculiers au pauvre homme du peuple des villes et des champs, il s'ensuit qu'on ne peut plus tolérer plus longtemps ces fardeaux et ces brimades, à moins que le pauvre homme du peuple ne veuille en être réduit, lui et les enfants de ses enfants, à prendre le bâton du mendiant.

2. —

En conséquence, le but de la présente Confédération chrétienne est de nous libérer avec l'aide de Dieu, si possible sans qu'il soit nécessaire de tirer l'épée et de faire couler le sang, ce qui ne se produira certainement pas sans un encouragement fraternel et l'union dans toutes les choses qui l'exigent, qui concernent le bien public chrétien et sont mentionnées dans les articles ci-dessous.

3. —

En conséquence, notre prière amicale, notre volonté et notre demande fraternelle sont que vous entriez de vous-même, de votre propre chef, dans cette fraternité et Confédération chrétienne, afin de rétablir, de renforcer et de répandre l'amour fraternel dans l'intérêt commun. Si vous le faites, la volonté de Dieu sera accomplie, selon son commandement d'aimer son prochain comme son frère.

ESTHER. —

Mais si vous vous y refusez, ce que nous n'attendons nullement de vous, nous vous mettrons au ban et, en vertu de la présente lettre, nous vous y maintiendrons jusqu'à ce que vous ayez changé d'attitude et que vous soyez entrés volontairement dans la Confédération chrétienne. Nous ne voulons pas vous le cacher, à vous, chers seigneurs, amis et voisins. Nous demandons à ce sujet qu'une ré-

ponse écrite du conseil de la commune soit remise à notre messager. Que la volonté de Dieu soit faite.

Écoutez avec soin nos douze articles :

Articles premier. - L'Évangile doit être prêché selon la vérité, et non selon l'intérêt des seigneurs et des prêtres.

Article 2. - Nous ne payerons plus d'impôts injuste.

Article 3. - L'intérêt sur les terres sera réduit à cinq pour cent.

Article 4. - Les poissons seront libres. Les eaux seront communes.

Article 5. - Le bois sera libre. Les forêts seront communes.

Article 6. - Les bêtes seront libres. La nature sera commune.

Article 7. - Nous abolissons le servage.

Article 8. - Nous élirons nous-mêmes nos autorités.

Article 9. - Nous serons jugés par nos pairs.

Article 10. - Nos curés seront élus et révoqués par nous.

Article 11. - Nous ne payerons plus pour nos morts.

Article 12. - Toutes les terres communales que nos seigneurs se sont appropriées rentreront à la commune.

DEUXIÈME FARCE : LA PANTOMIME DE *TILL EULENSPIEGEL*

Canevas simplifié

- Till Eulenspiegel se fait passer pour un peintre de renommée internationale auprès du Prince de Hesse.
- Le Prince de Hesse, impressionné, lui passe commande. Till Eulenspiegel marchandise une avance de 200 florins soi-disant pour se payer des fournitures et un assistant.
- Till Eulenspiegel feint de travailler quatre semaines dans son atelier avec ses assistants. En vérité, ils jouent aux cartes et se la coule douce.
- Le prince exige de voir le travail du peintre. Till Eulenspiegel lui fait croire que la peinture est magique et est ainsi invisible à toute personne née hors mariage, qu'elle le sache ou non. Il montre alors une toile blanche au prince et sa suite et décrit ce qu'il affirme y avoir peint, c'est-à-dire le portrait du premier prince de Hesse.
- Le prince, bien sûr, ne voit qu'une toile blanche, mais de peur d'être né bâtard, il feint de voir sur la toile ce que décrit Eulenspiegel, mais se retire vite. Une folle voit qu'il n'y a rien.

VEILLÉE D'ARMES

HOËLA. —

Voici le dernier soir avant la bataille de Frankenhäusen.

Voilà quatre mois qu'Abigael et Johanna se fuient.

Entre elles, quelque chose s'est passé.

Amis, comme toutes les dernières rencontres,
celle-ci est une improvisation libre.

Improvisations sur canevas établi

Entre Johanna et Abigaël

TROISIÈME TABLEAU : *LE CADAVRE*

De Hans Holbein le Jeune



LÉILA. —

Sur la route de Genève, l'hiver 1867, Dostoïevski fait le détour pour visiter le Kunstmuseum de Bâle. Au détour d'une pièce, posée à hauteur des regards, il fait brutalement face au *Christ mort et mis au Tombeau* que Hans Holbein le Jeune exécuta vers 1522.

Dostoïevski, raconte Anna Grigorievna Dostoïevskaïa en fut anéanti. Il resta longuement immobile face au tableau, comme enchaîné. Il portait le visage de terreur que lui donnait ses crises d'épilepsie — Anna le pris par le bras et l'arracha à la vue du tableau. Il se calma ; puis réclama de revoir une fois encore, une dernière fois, le *Christ Mort et mis au tombeau*.

Quelques mois plus tard, il fait paraître en feuilleton son roman, *L'Idiot*, où l'on peut lire :

« Au-dessus de la porte qui donnait dans la chambre voisine se voyait une toile de dimensions assez anormales : elle mesurait près de 2 mètres de long sur seulement trente centimètres de large.

- Mais c'est une copie de Hans Holbein, fit le Prince Mychkine après avoir examiné la toile [...] Ce tableau, ce tableau, mais sais-tu qu'en le regardant un croyant peut perdre la foi ?

CAMILLE. —

En 1910, le poète André Suarès écrit dans son *Voyage du condottière* :

« *Le Christ mort* de Holbein est une œuvre terrible. C'est le cadavre en sa froide horreur, et rien de plus. Il est seul. Ni amis, ni parents, ni disciples. Il est seul abandonné au peuple immonde qui déjà grouille en lui, qui l'assiège et le goûte, invisible. Il est des Crucifiés lamentables, hideux et repoussants. Celui de Grünewald, à Colmar, pourrit sur la croix ; mais il est droit, couché haut sur l'espace qu'il sépare d'un signe sublime, ce signe qui évoque à lui seul l'amour et la pitié du genre humain. Et il n'est pas dans l'abandon : à ses pieds, on le pleure ; on croit en lui. [...] Le Christ d'Holbein est sans espoir. Il est couché à même la pierre et le tombeau. Il attend l'injure de la terre. La prison suprême l'écrase. [...] Il est dans la mort de tout son long. Il se putréfie. [...] Holbein me donne à croire qu'il est un athée accompli. Ils sont très rares. Le Christ de Bâle me le prouve : il n'y a là ni amour, ni un reste de respect. Cette œuvre robuste et nue respire une dérision calme : voilà ce que c'est que votre Dieu, quelques heures après sa mort, dans le caveau ! Voilà celui qui ressuscite les morts ! »

LE MASSACRE

C'est la danse des morts : tous ceux qui tombent

Pendant le massacre, un arc en ciel peint est tendu sur toute la surface du monde de la scène.

On écrit à la craie sur les murs de la taverne, ou sur des panneaux de bois

- *Guerre des Paysans*
- *Janvier - mai 1525*
- *Bataille de Frankenhausen*
- *15 mai 1525*
- *Six mille paysans massacrés*

Et le prénom des paysannes.

TROISIÈME FARCE : *LES MARCHANDS DE CADAVRES*

Pendant le massacre :

- *Des mercenaires persécutent, tuent, torturent des paysans et s'en vantent joyeusement.*
- *Un mercenaire propose un deal à un paysan : il s'occupe de le tuer immédiatement et de revendre ensuite son cadavre à sa famille. Le mercenaire y gagne de l'argent et le paysan à l'avantage de mourir rapidement et avec la garantie d'être enterré par les siens.*
- *Des mercenaires vendent à leurs femmes les cadavres de leurs maris paysans, mais le paysan mort les avait dupés : il n'était pas riche et n'était pas d'ici. Une vieille femme le leur dit ; les mercenaires se disputent.*

ÉPILOGUE

Ich hab die Nacht geträumet

Pendant que des enfants disent le texte, les autres lèvent le monument aux morts.

Des enfants :

LOUISE. —

Vous avez sans doute reçu des nouvelles de la terre allemande, et vous savez sans doute que l'armée des paysans révoltés a été défaite.

DAILY JOE. —

Les mercenaires s'emparent des filles et des femmes, les violent.

GWLADYS. —

Et puis, lassés, ils livrent à l'Inquisition ceux qui ne sont pas parvenus à se cacher.

Thomas Müntzer est torturé plusieurs jours. Le 27 mai 1525, on le porte à moitié mort sur la place centrale de Mühlhausen, il est à bout de forces, la hache se lève, et la hache retombe. Sa tête sera empalée et son corps jeté aux chiens.

MAURINE. —

D'autres n'auront pas la chance de connaître une mort sèche, rapide, et nombreux et nombreuses sont ceux et celles qui

Seront écartelés,

Tirés puis démembrés à quatre chevaux, ou

Brûlés vifs et vives

Ou

Écorchés, ou les deux, ou

Noyés puis Affamés.

Nombreux et nombreuses seront les corps

Électrocutés à la gégène puis décapités,

Sterilisés de force puis ébouillantés,

nombreux seront les corps

Pendus, nombreux et nombreuses les

Ligotés, nombreux et nombreuses les
Encagoulés, nombreux les corps
Drogés puis
Jetés d'un avion dans l'océan atlantique, ou après avoir subi le
simulacre de la noyade, les corps qui ingéreront du verre pilé et
Se feront éclater les os, nombreux les corps dont le gras des
jambes sera tenaillé, dont
Les mamelles seront retirées, dont
Les cuisses seront coupées, nombreuses les langues arrachées,
nombreux les ongles décollés, nombreux les yeux crevés.

LOUISE. —

Pour ces corps, on allumera le soufre
Prendra des tenailles d'acier
Tenaillera d'abord la jambe droite
Ensuite la poitrine
On Jettera le soufre sur chaque plaie
On attachera, avec des cordages, aux chevaux, leurs jambes et
leurs bras

Nombreux et nombreuses sont ceux et celles à qui l'on deman-
dera s'ils ou elles ont une dernière chose à dire

Diront que non

On sera obligé de faire tirer les chevaux

Point de réussite

On les fera couper en morceaux

Ils et elles seront morts

Quoique la vérité

Ils et elles parleront toujours

On les couvrira de bûches

On y mettra le feu

Ils et elles seront réduits en cendres

On attendra le soir que disparaisse leur dernier morceau.

AMANDINE. —

On tire des conséquences sur ce que les chiens se coucheront
toujours en ces lieux, au petit matin, en seront toujours chassés, y
reviendront toujours. Mais il n'est pas difficile de comprendre que
ces animaux devaient trouver ces places plus chaudes qu'ailleurs.

*

LÉILA. —

L'Histoire, Ovide disait que c'était Philomèle : la jeune fille qu'on viola et dont on coupa la langue — mais qui, la nuit, au fond des bois, siffle sa douleur pour se souvenir.

L'aube de la Renaissance se leva, avec des motifs d'oiseaux sur les tapisseries des nantis et un silence de mort sur une terre gorgée de sang

*

MANUELA. —

Allez à Lupstein, c'est tout près de Saverne, à une trentaine de kilomètres de Strasbourg, pas loin de la nationale 4 qui file vers Paris. Une dizaine de paysans discutent sur la place du village, entre l'église et l'auberge. Si on leur demande où sont les ossements, ils le savent et répondent dans leur dialecte resté à peu près le même que celui de leurs ancêtres brûlés et poignardés là, le mardi 16 mai 1525.

VICTORIA. —

Les voilà toujours, dans cette Taverne refuge de l'Histoire. La *godasse* ne leur dit plus rien, ils n'ont plus de drapeaux. Et quand bien même il resterait quelque chose de tout cela, à les voir assis là, n'importe qui pourrait douter qu'il existe encore un vent assez fort pour les troubler. Pourtant —

PIANZOLA / CAMILLE. —

Bonjour. Je cherche les ossements.

STRAUSS/MARION. —

Vous connaissez les os?

MANUELA —

Bien sûr qu'il les connaît, c'est l'historien, il a écrit tout un livre sur eux.

STRAUSS/MARION. —

Un livre sur les os?

PIANZOLA / CAMILLE. —

Les os, le tas, *l'énorme tas gris de milliers d'os, bien rangés comme du bois dans un bûcher, des piles de fémurs et de tibias soutenant des couches de crânes, tombant petit à petit en poussière, sans autre protection que le respect des habitants du village* — vous voyez de quoi je parle. On dit que c'est vous qui en prenez soin. On dit beaucoup de choses, vous savez.

STRAUSS/MARION. —

Bien sûr que nous les connaissons, ils sont l'odeur du village.

GRÜNEWALD/HOELA. —

Nous les gardons, dans cette chapelle qui est un ancien hangar, nos anciens les ont trouvés il y a de ça cinquante ans, en coulant la dalle de béton que vous voyez là-bas, derrière la mairie.

STRAUSS/MARION. —

Ils les ont brossés

GRÜNEWALD/HOELA. —

Empilés soigneusement

STRAUSS/MARION. —

Ils ont construit le hangar

GRÜNEWALD/HOELA. —

La chapelle

ESTHER/ SALOMÉ. —

Mais eux aussi maintenant, c'est des os. Alors on a pas fait de distinction entre les os, on prend soin des leurs et de ceux dont eux-mêmes prenaient soin.

AMANDINE. —

Maintenant. Quand on voyage dans ces pays, qu'on regarde les collines, les forêts, les paysages nés des cadavres paysans qui là-dessous reposent, on contemple leur pourriture qui avait fini par donner à l'herbe cette couleur épaisse, de terreurs, de douleurs.

DALY JOE. —

«Nous apercevons encore aujourd'hui en Franconie et en Souabe les traces de cette leçon d'égalité, et un respect plein d'effroi, comme en présence du Saint-Esprit, saisit le voyageur quand il voit au clair de lune les sombres ruines des châteaux forts renversés dans la guerre des paysans. Tant mieux pour celui qui, d'esprit sobre, ne voit pas autre chose : mais si l'on est un voyant, et chacun l'est qui sait l'Histoire, on y voit aussi la grande chasse que la noblesse allemande, la plus grossière du monde, a menée contre les vaincus ; on voit comment les malheureux désarmés ont été par milliers sabrés, torturés, roués, martyrisés ; et, sur les vagues ondoyantes des champs de blé, s'élèvent les têtes sanglantes des paysans qui font des signes mystérieux, puis au-dessus l'on entend siffler une prodigieuse alouette avec un chant de vengeance.»

*

LOUISE. —

Dites-moi quand viendra le règne où ceux qui sont doux de cœur pourront vivre en paix sur la terre ?

LÉILA. —

On prétend nous dire que les voies du cœur sont impénétrables. Mais c'est pour nous convaincre d'ignorer ces voies. Et à force de pénétrer partout et être partout délaissées, elles tracent les chemins de la haine ordinaire.

HOËLA. —

Mais quel est le langage du cœur ?

Près de cinq siècles après Müntzer, il est permis d'assurer — mais sans grande certitude d'être entendu — que le langage du cœur exprime le désir de vivre en ce qu'il a de plus radicalement humain : la jouissance et la création de soi par la jouissance et la création du monde.

MANUELA. —

Le cœur n'a pas encore découvert sa raison dans l'histoire.

